

« Pour mémoire »

Michel Lemaire

Études françaises, vol. 5, n° 4, 1969, p. 439-453.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036415ar>

DOI: 10.7202/036415ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Michel Lemaire

POUR MÉMOIRE

L'ENNUI

Et l'ennui monocorde endort les soleils gris.
Le monde se dissout et pleut vaille que vaille.
Moi . . . Pour les yeux de mer, la trame de grisaille
Se recherche et se perd en des rêves détruits.

C'est comme un air de flûte éperdu qui s'éprend
Du murmure qui fut, monotone et navrant,

Le lancinant dialogue entre mon ombre et moi.
Comme un foyer sans feux, où la cendre se frôle.
Les tréteaux désertés : le muet ne sait son rôle.
Et le goût, dans la bouche, âcre, du désarroi.

MÉTAMORPHOSES

Protéiforme ou sphère de cristal
Ocre mouvant spirale de couleurs
Distance mauve au masque prismatique
L'âme est démon des feux inadmissibles
Rêve fantasque amante énigmatique
Dans l'instant blanc et noir au même espace
Haïssable. Symphonie discordante.
Je pleure doucement la plage d'or.

DERNIÈRE CHIMÈRE

Sous le ciel gris mouvant des pays de Novembre,
Dans un cercueil de pluie, en des vents dévastés,
Elle est évanouie, et par elle emportés
Hiers et lendemains. Visage fermé d'ambre.

Qui était-ce ? La mer en brumes chante tant
De ces très-vieux chromos que le temps sourd attend.

Elle était . . . Elle était poème ma romance,
Et l'amour murmurant au fond du bois galant
D'hier. Et chiffre noir lumière, s'en allant
Contre crachins et gens, marquer mon existence.

À Jacqueline

AUTOBIOGRAPHIE PREMIÈRE

D'abord,
d'abord il y a une caravane qui roule en caravane parmi de
lourds camions militaires d'après-guerre. Et les fêtes
s'allument au sud-ouest du pays. Là, les petites villes
emblotties de murs gris. L'innocence et l'aveuglement
des enfances, au chaud d'une mère.

Où s'en furent mes maisons . . .

Une colère et une fugue, au moins d'une portée de voix.
Puis la pension — vieille Margot — vieille petite ville
où les châteaux, le vieil et le nouveau, sont éteints
de vieillesse. L'école et la maîtresse, et la ruelle
des coupe-gorge.

Tous ces rêves qui furent.

Apparaît, noir, le château de Cognac, et le café — une
mère qui se donne de travail en corvée —, le lycée et
bataille de châtaignes et de pleurs.

Et toute une maison emportée sur la mer. Un navire de
lumière. Et voici un pays tout blanc sous la nuit bleue.

Et mon père si petit dans ce pays si grand. Les merveilles,
puis les yeux qui s'ouvrent.

Où s'en furent mes maisons . . .

Plusieurs maisons qui se ressemblent, la grande ville.
Le collège et ses roses, aussi les rédactions. Et ces
printemps sans bottes sur le sable qui rit, les premières
tulipes. Et ces automnes de feuilles rouges, et d'ors,
qui fleurent les livres neufs.

Tous ces rêves qui furent.

La famille qui pèse, famille désunie — jamais unie —.
Suite des hivers blancs et gris, des étés des ennuis.

Enfin ce bachelier fier, timide, qui reçoit ses prix et
qui regarde aux filles — des bas et des gants blancs, une
poitrine se devine — et qui s'ennuie, s'ennuie,
puis il est parti . . .

Où s'en furent mes maisons,
Tous ces rêves qui furent ?

LITANIES À LA CHALANDE

Pour ces mortes qui dorment au versant
Enluminé d'argent, de ma mémoire,
Je vous salue, chalande.

Pour ce pays perdu où le soleil se noie
Envers et contre tous mes rêves,

Pour ces vertus antiques aux blés verts,
Où s'enferme le cœur — l'orgueil s'enclôt,

Pour ma vue dérobée
Au livre qui s'effrite,
Je vous salue, chalande.

Pour ce corps, votre corps, toi — que j'achète,
Et perdre ma carcasse, jeune ou vieille,
Je vous salue, chalande.

Et le mauve du ciel, qui brûle vers la mer,
Qui flamboie et s'éteint, en frasques de nuages.

Et le jour qui s'en va, sur le pas des enfants
Sages, en la cité mouillée.
Et le soir frisquet qui s'éprend
Des écoliers partis dans l'écho de ces rires.

Et le ciel renversé dort au creux des ornières,
Étranger somptueux chassé par les lumières.

J'étais là, j'ai tout vu, mais je ne sais le dire,
En la cité mouillée
Qui brûle vers la mer.

L'Ennui, le fort, le pur, et l'insipide Ennui,
Ennemi comme opaque, opale des nuits blanches,
Qui m'accable et se moque.

Celui qui s'insinue au creux du cœur, et puis
Joue, seul à seul,
Et vous tue lentement,
Presque sans le faire.

Alors que vous tentez,
Vainement,
Mais d'atteindre à la gorge
Le vide de ces jours,
Qu'il faut assassiner.

J'ai fermé les yeux sur des oliviers
Que je n'avais jamais vus,
Et sur un été qui n'est pas venu,
Quand l'automne est là
Au creux de mes jours.

« Je suis marqué du signe de l'automne »,
Oui.
Mais ce lourd et pénétrant cafard,
Ce n'est pas, non pas, l'automne des fruits,
Mais celui des brouillards.

L'hiver serait de compagnie
Au lit gris bouleversé
Sans, derrière les paupières,
Cette tension extrême
De la courbe d'une anse.

Pour, dans l'encens qui joue,
Perdre, ce néant
Où — l'amer — se dissolvent les jours.

Dans l'Atlantique usé,
Je — saoul — divague au mal de la mer
Pour cet étrange
Et mirifique obsédant
Calme naufrage.

Et l'huile lentement
Solidifie la page
Puis disparaît — pervenche —
En un parfait volume
De glace
Pur et neigeux comme la mort
Qui m'y attend.

Tout se métamorphose maintenant
Pour moi, dans cet encens
Pour qui par qui vers qui

Les demi-teintes feintes
Se parent
Des frasques de mes yeux
Désintégrés.

Mais ce serait si simple,
Évanescence,
Si les insectes de mon âme
Ne cherchaient pas
À patauger dans l'encre, vers
Les cathédrales du rêve.

Au nord, à la croisée
Des néants, des onyx,
Était assis tremblant
L'homme au regard si pur,
Barbiche, ef-féminé.
Il taillait les miroirs
Aux alouettes.

Absolus

Chantant aux savantes fumées
De ses doigts embagués d'espoir
Fou.

SOUVENIRS HAUTS D'ARTIFICES

Il était une fois.

Si vous êtes bien sage, bien sage,
Je vous raconterai de mes plus mauvais rêves,
Et mes pires cauchemars des nuits de solitude.

Je vous raconterai — la descente
Aux couloirs des lézards mauves et verts,

Je vous raconterai — la descente
Dans les cavernes des Amazones
Borgnes,

Je vous dirai — ce précipice
Au cœur du feu d'une étrange
Inquisition par fer et sang.

Si vous êtes bien sage,
Vous saurez le dragon qui jouait de la flûte
Au sein d'un soleil d'ocre.

Si vous êtes bien sage,
Vous saurez mes élans, et vous saurez mes peines,
Et le bord de la mer
Et l'amour toujours recommencé.

Pour cette reine d'Atlantis
En ses mines d'anthracite,
Plate-forme vers le centre de la terre,
Et multitudes de couches
Et de panthères
Noires, et de corps endormis
Nus, en ma mémoire.

Puis ces filles frémissant aux margelles
Du désir au blanc de l'amour.
Tant de chevelures
Démêlées.

Toi au creux des fourrures
De marsouins, parmi les glaces
Qui brûlent goutte à goutte.

Nuits des pôles,
Des latitudes
Démentes.

Murmures de la mémoire
Multicolore et chère,
Mais vous ne saurez pas
Les blancs de mes histoires.